

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis ROUILLER

Nos morts : l'Abbé Séraphin
Rouiller

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 296-298

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



NOS MORTS

L'ABBE SERAPHIN ROUILLER

Le 10 février 1958, mourait pieusement à l'hôpital de Sion, après une longue maladie supportée avec édification, M. l'abbé Séraphin Rouiller, curé de Saint-Pierre-de-Clages, où sa dépouille mortelle reçut l'honneur d'imposantes funérailles.

Né en 1884, à Troistorrents, le petit Séraphin ne connut pas son père, mort avant sa naissance. C'est donc dans une famille marquée par le deuil et pauvre de surcroît, que se passa toute son enfance. Il trouva cependant, comme cadet, un appui sûr et l'entraînement du bon exemple dans ses nombreux frères et sœurs. Mais c'est à sa mère qu'il doit le plus. Femme simple, intelligente et très pieuse, elle sut décourvir elle-même, puis encourager et soutenir contre mille difficultés la vocation de son enfant. Ce ne fut pas simple.

Ce garçon chétif avait une nature indécise, presque peureuse. L'absence du père à la maison accusa sans nul doute ce trait de tempérament. Mais c'est bien davantage dans un accident, banal en apparence et qui pourtant le bouleversa, qu'il faut chercher la raison d'une timidité jamais totalement vaincue. Encore enfant, il fut mordu au visage par un chien, et bien que la blessure ne fût pas grave, la chirurgie esthétique du temps ne réussit point à en effacer la marque.

A l'âge de quatorze ans, Séraphin, qui avait fait une bonne école primaire, mettra tout de même à exécution son projet de devenir prêtre. Il entre au Collège de Saint-Maurice, sous la bienveillante protection de son oncle, le chanoine Hyacinthe Rouiller. Protection trop pleine de sollicitude, peut-être ? En tout cas, Séraphin n'agréa pas le caractère de son oncle, homme pieux s'il en fut, mais dont la psychologie un peu rudimentaire était vite épuisée devant les hésitations continues du neveu. Il fallait s'y attendre : on ne vainc pas la timidité par la force, on l'apprivoise. Le conflit éclata. L'oncle menaça, chose d'autant plus facile qu'il contribuait partiellement à l'entretien de son pensionnaire. Le palmarès de l'élève, en classe de Syntaxe, fit le tout premier les frais du malentendu. La rupture avec Saint-Maurice était là.

Mais la Providence veillait sur cette Vocation certaine. Deux braves personnes, elles aussi apparentées à la famille, mais

laïques, prirent en charge l'élève découragé et l'envoyèrent à Sion. Elles furent secondées d'ailleurs dans leur générosité par une bourse d'études, fondée « en faveur des étudiants de la famille Rouiller près le séminaire de Sion » par un grand-oncle de Séraphin, prêtre du diocèse. Ajoutons aussi qu'en ce temps-là, les gens de Troistorrents préféraient le prêtre séculier, qui gardait plus d'attaches à sa famille et, au besoin, pouvait l'aider, au religieux « perdu corps et biens », surtout s'il « se donnait à l'Abbaye », comme on disait là-haut ! Aujourd'hui, peut-être, en va-t-il autrement.

A Sion, le nouvel arrivé fit d'excellentes études, vit son caractère s'affermir et parvint heureusement au sacerdoce. Il avait vingt-six ans.

L'année même de son ordination, l'abbé Rouiller se vit confier la cure de Muraz. Pendant les quatre ans qu'il y exerça son ministère, il se fit remarquer par son zèle, sa prudence et la qualité de son jugement. Aussi, fut-il appelé sans plus tarder à la tête de la grande paroisse de Vex, où il passa la majeure partie de sa vie sacerdotale. Il y sera même doyen du décanat, à partir de 1920.

Ce n'est que poussé par la fatigue et déjà visité par la maladie, incapable de satisfaire aux exigences d'un ministère devenu trop lourd, qu'il accepta, en 1948, de quitter ceux à qui il avait tout donné : son cœur, son intelligence et sa prière. Mais ce n'était que pour un demi-repos, car il mit encore sa précieuse expérience pastorale au service d'une jeune paroisse, qui venait d'être fondée dans l'ancien rectorat de Saint-Pierre-de-Clages. Son zèle, loin de se refroidir, l'incita à partager, jusqu'aux dernières heures de sa pénible maladie, joies et peines chez ses ouailles. Ses obsèques dirent assez toute l'estime et la confiance que chacun lui avait spontanément données.

Il est difficile de parler de l'âme de ce prêtre. Il se défendait trop. Mais une fois osé le premier contact bourru, la glace brisée, la vieille timidité vaincue pour un instant, c'était merveille de trouver sous la rugueuse écorce tant de délicate charité, de finesse d'esprit, de sûreté de jugement et d'humble culture. L'abbé Rouiller était de ces âmes solides, à la sérénité profonde, à la piété virile, peu faites pour les enthousiasmes irréfléchis et encore moins pour les faciles défaites. Son besoin de clarté et sa maturité d'esprit le mettaient plus à l'aise parmi les adultes qu'auprès des enfants. Il préférait encore les hommes, comprenant leurs problèmes, sans se risquer jamais à une réponse ou à un conseil qui ne fût mûrement réfléchi.

L'exercice équilibré de tant de qualités naturelles n'était pourtant que le « signe » d'une vie plus profonde, tout abandonnée à son Seigneur et à la Vierge Marie. C'est là, près du cœur de Dieu où il se tenait sans cesse, qu'il faut en définitive chercher le secret de cette vie de prêtre, humblement charitable et empreinte d'une si douce lumière.

Puisse cette âme bénie, grâce aux prières de l'Eglise et de ceux qui l'ont connue, jouir déjà de l'éternelle vision de Dieu, et obtenir par son intercession auprès de Lui, de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses, au diocèse qu'il a servi et à la vieille Abbaye qu'il a toujours secrètement, mais si profondément aimée, et qu'il se plut maintes fois à visiter.

Alexis ROULLER